

BRAGI ÓLAFSSON

Les Animaux  
de compagnie

roman traduit de l'islandais  
par Róbert Guillemette

*ACTES SUD*

*Some enchanted evening  
you may see a stranger,  
you may see a stranger  
across a crowded room.*

OSCAR HAMMERSTEIN II

*Première partie*

LE GROS LOT

Un homme en anorak a frappé à ma porte ce midi. Mon voisin Tómas, qui se trouve dans son jardin quand il m'entend ouvrir ma barrière, me souhaite la bienvenue à mon retour de l'étranger et me dit qu'un type – il n'a pas vu quel âge il pouvait avoir – est resté un bon moment sur le pas de ma porte vers midi et demi.

“Il portait une sorte d'anorak, bleu, avec un capuchon, dit-il. Je n'ai pas bien vu son visage à cause du capuchon.”

Tómas lui-même porte un anorak, un bonnet tricoté et une écharpe aux couleurs d'un club de football anglais.

“Il s'est peut-être trompé d'adresse, dis-je.

— Je ne crois pas, répond Tómas. J'avais comme qui dirait l'impression qu'il savait où il voulait aller. Il avait un sac plastique, je crois bien qu'il l'a posé dans la neige pendant qu'il regardait si tu étais chez toi. Il a frappé pendant au moins cinq ou dix minutes.”

A première vue, je ne vois personne qui pourrait avoir affaire avec moi aujourd'hui – un mardi, à midi, alors que je n'étais même pas revenu de voyage –, mais lorsque Tómas mentionne le sac plastique je redoute un instant qu'il ne s'agisse de mon ancien collègue Sigurvin, et que le sac n'ait contenu de la bière achetée quelques instants auparavant

au magasin d'alcool : encore tiède, mais commençant à être rafraîchie par la froidure de février. Il est vrai que le dénommé Sigurvin est censé avoir renoncé à la boisson, mais le souvenir que j'ai gardé de lui en état d'ivresse est trop vivace et menaçant pour qu'il ait cessé de m'alarmer.

“As-tu remarqué s'il marchait à grands pas, plus grands que la normale ?” Tómas répond qu'il n'a pas fait tellement attention, il a seulement remarqué qu'il a frappé très longtemps à ma porte. Il se souvient aussi de l'avoir vu regarder par la fenêtre de la cuisine, comme s'il me soupçonnait de m'y être caché.

Que cet homme ait regardé par la fenêtre alors qu'il était évident que personne ne viendrait ouvrir me fait penser à un autre ancien camarade, mais il est exclu, ou pour le moins très peu probable, que celui-là se trouve actuellement à Reykjavík.

“Il avait plutôt l'air de quelqu'un qui avait besoin d'un toit”, dit Tómas. Sérieusement ou non, je ne sais pas. “Et puis j'ai aussi remarqué qu'il tripotait la plaque de la porte, comme s'il essayait de l'astiquer. Sans doute qu'il voulait enlever la neige pour mieux voir le nom.”

Ces respectables plaques de cuivre, ou de laiton, ont quelque chose d'immuable et d'éternel. Une aura de temps révolus, que l'on n'a pas connus. Ma plaque n'a guère que deux ans, et pourtant elle est tellement marquée par les intempéries qu'elle donne l'impression que son propriétaire est un homme âgé, ou qui n'est plus jeune sans être très vieux : c'est presque une pierre tombale. A ceci près qu'elle n'indique pas de dates, ni de titre du genre chef de bureau ou armateur comme on en voit au cimetière, ni de souhait que l'intéressé repose en paix, en l'occurrence derrière sa propre porte.

Je demande à Tómas s'il a parlé à ce type.

Il a été sur le point de lui dire que j'étais à l'étranger, mais il s'est ravisé. Sans aller jusqu'à dire que cette connaissance à moi lui a semblé suspecte, on ne sait jamais si des gens comme ça ne vont pas profiter de l'occasion, sachant un appartement inoccupé.

“Des gens *comme ça* ? Qu'est-ce que tu veux dire, *comme ça* ?

— Non, rien, je voulais dire des gens comme ça en général.

— C'était donc un homme comme ça *en général* ? dis-je en appuyant sur les mots “en général”, pour qu'il comprenne bien que je plaisante.

— Oui, oui, c'est ça, répond Tómas. En tout cas je ne lui ai rien trouvé de bien spécial, pour ainsi dire.

— Mais *toi*, au fait, comment savais-tu que j'étais à l'étranger ?” demandé-je en souriant. Tómas me renvoie mon sourire et m'apprend que Bella, la vieille dame de l'étage au-dessus, lui a demandé de surveiller la maison avant de partir chez sa sœur à Akranes le week-end dernier. Elle avait elle-même promis d'avoir l'œil sur mon appartement pendant que j'étais en Amérique, et avait confié à Tómas qu'il était impossible d'imaginer meilleur voisin que moi, et qu'on se sentait tellement en sécurité quand on savait qu'on pouvait faire confiance à ses voisins. Je corrigeai Tómas : j'étais allé seulement à Londres, Bella avait dû mal comprendre.

“Ainsi donc tu n'as pas vu son visage ?” demandé-je, à la fois pour ramener la conversation à son point de départ et y mettre un point final. Je commence à avoir bigrement froid, à rester comme ça dehors.

“Non, je ne l'ai pas vu”, répond Tómas qui semble s'apercevoir de mon envie croissante de rentrer chez moi. Il était vraiment bien caché sous son capuchon.”

Lors de mon départ, j'avais annoncé à Bella que je serais absent pendant deux semaines – en fait, je ne me rappelle pas lui avoir dit où j'allais – et elle m'avait alors promis (sans que je le lui demande) d'avoir l'œil sur mon appartement pendant ce temps-là. De plus, elle m'avait proposé d'arroser mes fleurs, et elle voulut absolument me donner des boutures quand je lui dis qu'il n'y avait pas de plantes chez moi. Je déclinai son offre avec courtoisie.

Il est probable qu'à midi et demi je descendais vers la zone hors taxes, mollement porté par l'escalator, ou bien que je passais le contrôle de la douane avec mes valises et mes sacs. A l'instant même où l'homme à l'anorak décidait qu'il avait frappé suffisamment longtemps, ou bien au moment où il regardait par la fenêtre de la cuisine, je montais peut-être dans la navette stationnée devant l'aérogare. J'étais peut-être en route vers Reykjavík, assis à côté de Gréta, dont j'avais fait la connaissance dans l'avion. Je m'aperçois maintenant que les traits de son visage commencent à m'échapper peu à peu. Bien que je l'aie vue une première fois il y a quinze ans, de temps à autre par la suite et dans l'avion aujourd'hui même, je peine à retenir d'elle une image nette dans mon esprit. Etrange, comme les visages fuient vite la mémoire. Seule persiste distinctement l'image de sa chevelure blonde et ondulée, de ses lèvres charnues et de ses bras fluets qui sortaient, un peu comme des tuyaux, des manches courtes évasées de son tee-shirt. Les détails de son visage et certaines expressions me reviendront en mémoire ce soir, lorsque nous nous reverrons. Si elle m'appelle, bien sûr.

Elle a dit qu'elle m'appellerait. Je suis tenaillé par la mauvaise conscience, car j'espère bien qu'elle va tenir parole. Je sais que Vigdís – ma copine ou

fiancée, comme on veut – va me téléphoner ce soir, elle voulait avoir de mes nouvelles à mon retour.

Juste avant que je rentre avec mes valises, Tómas répète quelque chose comme quoi le type à l'anorak reviendra sûrement. Je réponds que je crois savoir de qui il s'agit, mais en réalité je n'en ai pas la moindre idée. J'ai écarté les deux noms qui m'étaient venus à l'esprit auparavant, et il est exclu que cela ait pu être Saebjörn ou Jaime. Ils ne doivent venir que tard dans la soirée, et en outre la description faite par Tómas ne correspond absolument pas.

Quelque chose dans le visage de mon voisin Tómas me rappelle le grammairien Ármann Valur, qui était mon voisin dans l'avion. Je crois bien que c'est le bas du visage : la bouche, et surtout le nez. C'est comme si le nez de Tómas n'avait pas de forme ni d'expression précise, comme un petit bouton en l'air, dénué de sens. Le nez du grammairien était un peu comme ça, lui aussi : enfoncé sans être cassé, le bout ayant l'air d'avoir été fondu ou écrasé, je n'ose imaginer par quoi.

Après avoir pris congé de Tómas et franchi le seuil, il me paraît soudain étrange qu'il se soit trouvé dans son jardin à midi, lorsque l'homme à l'anorak a frappé à ma porte, et aussi sur le coup de cinq heures, lorsque je suis arrivé à la maison. Nous sommes en février, tout est couvert de neige : que peut bien faire ce sexagénaire dans son jardin, froid et enneigé, deux fois dans la même journée ? Il est vrai qu'on a parfois l'impression que les gens et les choses ont été disposés sur terre de façon à obéir aux caprices d'un excentrique : comme si quelqu'un, là-haut, s'amusait à nous aligner au gré de sa fantaisie, même si c'est en dépit du bon sens. Je ne peux pas nier avoir eu parfois l'impression qu'on me saisissait par la peau du cou afin de me



déplacer, dans telle ou telle circonstance, soit pour me tirer d'affaire, soit – plus fréquemment, j'en ai bien peur – pour me plonger purement et simplement dans le pétrin.

Ça sent le renfermé quand j'entre dans l'appartement, qui n'a pas été aéré pendant deux semaines. J'ouvre grande la fenêtre de la chambre et j'entrouvre à peine celle de la cuisine. L'air froid et vivifiant envahit l'appartement, et j'éprouve le plaisir d'être revenu à la maison. Ici je suis chez moi, me dis-je. C'est ici qu'on m'a casé, que ce soit une idée extravagante du bonhomme d'en haut ou tout simplement la résultante de mon libre arbitre et des inévitables hasards qui, quasi quotidiennement, influent presque autant sur la vie que, par exemple, la musique, le sexe, le cinéma et les livres. C'est ici que j'habite, c'est mon univers quotidien. C'est alors que, tout à coup, j'ai l'impression que tout ça n'est que pure connerie. Je suis assailli par l'étrange sentiment que cela ne va pas du tout de soi que j'habite ici, et que cet appartement n'est pas plus à moi qu'à un autre. Même si j'y habite seul depuis plus de deux ans et si je n'ai nullement l'intention de déménager dans un proche avenir.

Une seconde me suffit pour me débarrasser de cette sensation délirante. Je suis bel et bien chez moi, ici. Je m'apprête à mettre mon vinyle de *Lonely Fire* sur la platine.